ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

TREIZE PAPAS

HOMMAGE À MON PÈRE 1922-2022

Isabelle Denis-Gohin

"Ce héros au sourire si doux"
Claude Gohin (vers 200?) Domaine humain...

Denis
éditions artisanales

TREIZE PAPAS

Avant-propos

Claude Gohin, mon père, est né le 30 mars 1922 à Boulogne-Billancourt. Cet ouvrage est le recueil de treize “contes” à sa mémoire, en ce centenaire de sa naissance.
Treize histoires fictives, divagations amusées, nostalgiques ou tendres qui ne disent que mon amour éternel pour ce géant de mon âme.
Treize chroniques écrites durant ce mois de mars 2022.

Le fiston

LA DÉCHARGE

Claude est un jeune peintre pieux et prude issu de la petite bourgeoisie parisienne. Ses parents qui tiennent boutique de viandes, non loin de la forteresse de la Bastille, dans le faubourg Saint Antoine en ce mois de juillet 1789 sont inquiets des évènements qui secouent la capitale.
— Claude, un client pour toi, mon fils.
En effet, un bourgeois bien mis s’approche du jeune homme.
— J’aimerai que vous fassiez le portrait de ma fille, Marion. Est-ce possible ?
— Mais bien sûr monsieur.
— J’aimerai qu’elle soit représentée en une Vénus inspirante et désirable.
Claude fronce les sourcils.
— Je ne pense pas que je sois l’artiste qu’il vous faut... monsieur ?
— Monsieur Dirledon des Feuillus de Saint-Jacques, pour vous servir, jeune homme, on m’avait bien dit votre penchant pour la pruderie, mais j’insiste et vous propose cent Louis d’or pour ce travail.
— Cent louis ?
— Eh oui.
Claude se gratte la tête avant de décider d’accepter cette offre très généreuse.
Rendez-vous est pris pour le mardi suivant, 14 juillet afin de commencer les esquisses.

***

— Oui j’arrive !
On vient de frapper à la porte de l’atelier du jeune artiste, au 3e étage du 14 rue du faubourg Saint Antoine, en ce beau matin ensoleillé du 14 juillet 1789, alors que déjà quelques citoyens et citoyennes se massent autour de la Bastille.
Claude ouvre la porte sur une jeune fille d’une vingtaine d’années à peine.
— Vous êtes monsieur Claude ?
— Euuuh... oui... oui... vous ê... vous êtes Marion ? bafouille-t-il.
Marion sourit de la confusion adorable du jeune homme.
— Puis-je entrer ?
— Mais... mais bien sûr ! se reprend-il
Il ouvre grand la porte et laisse passer devant lui cette jeune beauté qui déjà le subjugue de sa seule présence.

— Où puis-je me déshabiller ?
Claude lui montre un paravent en bois.
Elle repasse devant lui en le caressant d'un sourire.
En attendant de voir son modèle s'installer, il prépare un crayon en le taillant, tout en regardant le paravent, avec un sentiment de désir, si nouveau pour lui.
— Êtes-vous prêtes ? demande-t-il.
— Seriez-vous si pressé de me voir en ma nature cher Claude ?
En l'entendant le nommer ainsi, il sent une vigueur nouvelle raidir son membre charnu.
Et la voilà, entièrement nue, qui sortant de derrière le léger refuge, s'approche du jeune artiste qui n'en peut plus.
— Marion... savez-vous l'effet que vous me faites ?
La jeune fille, qui baissant les yeux, ne peut que remarquer la bosse épaisse qui déforme son pantalon.
— Oui, et je me demande qui de nous deux aura usage à tailler du crayon ?
C'est ainsi, que Marion, dans sa nudité de jouvencelle, usa de sa gorge pour le plus grand bonheur de Claude. Et qu'au son du canon de la Bastille assiégée, c'est lui qui déchargea le premier.

Épinac, le 2 mars 2022

VENGEANCE

Cette histoire remonte à juin 1815, et très exactement au 19 juin, le lendemain de la défaite de l'Empereur à Waterloo.
Il avait reconnu son oncle, Jules Valjean, parmi les soldats en train d'agoniser sur le champ de bataille et tandis qu'il lui portait secours, il vit bien un homme dépenaillé qui faisait les poches des cadavres ou des mourants.
— Regarde ailleurs, pissefroid, gueula le détrousseur à l'adresse de mon père avant de déguerpir comme un rat.
Un peu après, Claude avait reçu des mains de Jules un portefeuille garni de billets, en lui disant : « Ne touche à cet argent que lorsque tu en auras vraiment besoin, mon neveu. »
Il avait remisé cette histoire dans la besace de sa mémoire.
Et là, à Montfermeil, dix-sept ans plus tard, sur le chemin du retour à Paris après avoir travaillé deux ans dans les mines de charbon du nord, et reprendre sa place auprès de ma mère et moi avec ce qu'il avait gagné.
Il lui arriva cette histoire.
Dans l'auberge "Au sergent de Waterloo", au moment de payer son maigre repas, il fit tomber le portefeuille qu'il portait toujours. L'aubergiste, qu'il ne reconnut pas tout de suite, prétendit que le portefeuille lui appartenait, et que Claude voulait le voler.
Mon père fut arrêté et son accusateur, monsieur Thénardier, le fit condamner au bagne, grâce à l'un de ses amis, Henri Javert, inspecteur de police.
Malheureusement, au bagne, mon père ne rencontra que le malheur, et un jour, en voulant se défendre d'un de ses codétenus, il le tua par accident.
Sa peine fut alors aggravée : il fut condamné à mort.
La veille de son exécution, Claude fit une chute, il eut les jambes brisées, mais rien n'empêcha l'administration d'exécuter la peine et mon père.
Il eut la tête tranchée.
Je récupérais le portefeuille quelques années plus tard, sur le pavé de Paris, lors de la révolution de 48, lorsque je reconnus l'homme qui accusa mon père à tort, brisa la vie de ma mère et la mienne. J'étais sur la barricade de la rue Saint-Maur. Je le vis, le visai et tirai.
Il s'écroula. J'étais vengé, il n'y avait pas besoin de justice.

Épinac, le 4 mars 2022

PABLO ET MAX

Voici cette anecdote qui aurait pu être... avec un peu d'imagination.
11 avril 1944, Max Jacob est inhumé au cimetière d'Ivry, juste après sa mort au camp de Drancy. Il y a peu de monde. Deux hommes ont la tête baissée, l'un, un jeune homme d'une vingtaine d'années se tient à côté d'un autre, qui paraît avoir plus de soixante ans. Ce dernier est célèbre de par le monde, il est l'auteur du fameux tableau Guernica.

— Tiens Claude mouche-toi, s'adresse ce dernier au jeune homme en lui tendant un mouchoir.
— Merci Pablo... Max va nous manquer.
Pablo se tourne vers son jeune confrère, les yeux embués.
— Oui, c'est un vieil ami qui disparaît.
— Merci de me l'avoir fait connaître Pablo, j'aurais eu cette joie.
Le cercueil descend lentement, les cordes crissent et c'est le seul bruit qui rompt la solennité de cet instant.
Le ciel est gris.
— Je n'en peux plus de Paris, Claude. Je vais m'installer dans le sud. J'ai besoin de lumière. Tu peux venir avec moi et Dora si tu veux.
— Je crois que je vais rester, Pablo. Mes parents ont besoin de moi depuis que mon petit frère est parti en Espagne et que j'ai échappé au STO.
— Tu pourras venir quand tu veux, tu sais.
Claude lui sourit.
La terre recouvre le cercueil du poète. Les deux hommes se dirigent vers la sortie de ce lieu si lugubre. Les mains se serrent.
— À bientôt Claude.
— Prend soin de toi, Pablo.

La Guerre (Max Jacob)

Quand le soleil est en colère,
les vagues de la mer vont plus vite,
les nuages du ciel se dépêchent.
Les yeux du Sage s'exorbitent
le nombril de Bouddha
était comme une coupe vide :
la coupe maintenant
déborde

Épinac, le 7 mars 2022

LA FAIM

Claude est un peintre inconnu. Il habite dans ce pauvre quartier du marais à l'aube de l'an 1871, alors que les prussiens bombardent le sud de Paris.
Il n'a pas grand-chose à manger.
Il regarde par la fenêtre de sa mansarde. Le ciel est gris et il fait froid.
Une meute de chiens passe dans la rue en jappant, ils sont poursuivis par des gueux affamés, armés de fourches et de longs couteaux.
Sa faim lui tiraille le ventre.
Il se tourne vers son chevalet où siège une toile immaculée qui ne peut rien pour lui, pense-t-il.
Il se retourne encore vers la fenêtre et regarde les assaillants déchiqueter un de ces chiens faméliques qu'ils ont capturés.
Une idée lui traverse l'esprit.
Il s'assoie devant la toile, prend sa palette et y dépose quelques couleurs.
Fiévreusement, il commence à peindre.
Il peint l'intérieur d'une mansarde en hiver. Il y fait gris et froid. Il peint un peintre en train de peindre...
...et juste à côté de ce dernier... une table.
Une table débordante de victuailles : une grande assiette avec un poulet grillé et fumant entouré de belles pommes de terre luisantes, un énorme rôti dans un plat en céramique accompagné de hari-cots verts au beurre, une majestueuse marmite de soupe aux pois et au lard, un gigantesque plateau de fromages frais, deux gros pains de campagne, un ample panier de pommes et clémentines et enfin trois bonnes bouteilles de vins simples et gouleyants.
Claude finit le tableau par une dernière touche de couleur. Il se recule et contemple.
Il est heureux... c'est beau.
Soudainement, il revoit sa table juste à côté, toujours vide.
Il se retourne encore sur le tableau... une idée lui traverse l'esprit.
Il efface les trois bouteilles, le gros panier, les pains, le plateau, la marmite, le plat en céramique et la grande assiette.
Le tableau est vide. Il se retourne de nouveau vers la table.
...elle est cette fois remplie de victuailles : une grande assiette avec un poulet grillé et fumant entouré de belles pommes de terre luisantes, un énorme rôti dans un plat en céramique accompagné de haricots verts au beurre, une majestueuse marmite de soupe aux pois et au lard, un gigantesque plateau de fromages frais, deux gros pains de campagne, un ample panier de pommes et clémentines et enfin trois bonnes bouteilles de vins simples et gouleyants.

Il recouvre la toile sur le chevalet avec un drap blanc.
Il se met à table. Claude est heureux.

Épinac, le 9 mars 2022

Illustration

Les catalogues, au même titre d'ailleurs que nos encyclopédies, ont besoin d'illustrateurs. Voici une piécette illustrant ce propos.

Scène I acte I

La scène se passe dans le vestibule du 8e étage du 31 rue du Chat qui pète à Jouy-en-Josiane (Yves-et-Line), dans l'atelier de Claude, illustrateur de son état[1].
— Bonjour, je suis bien chez Claude ?
— C'est lui-même.
— Vous êtes Claude ?
— Jusqu'à preuve du contraire, c'est en effet le cas, et ce depuis ma naissance, il y a déjà quelques années.[2]
— Ah, j'en suis fort aise, en effet, ma femme s'appelait aussi Claude, et j'ai depuis quelques soucis avec elle.[3]
— Ah ?[4] Passons dans mon atelier, suivez-moi, c'est par là.

Scène II acte I

La scène se déroule dans l'atelier du 8e étage du 31 rue [...], il y a principalement une table à dessin, à dessein de dessiner.
— Installez-vous ici.
— Là ?
— Oui, sur le tabouret.
— Ce tabouret-ci ?
— Vous en voyez un autre ?[5]
— Bien, j'aimerai vous demander de me dessiner un mouton.
— Oh la ! Un mouton ?
— Oui un mouton.
— Un mouton... vous voulez dire ce truc qui fait « Bêêêêê ».
— Oui, ce modèle-ci.
— Je suis bien embêêêêtez, voyez-vous.[6]
— Ah ?[7]
— Si je vous dessine une caisse avec des trous et que je vous dis qu'à l'intérieur il y a un mouton... ça vous irait ?

Scène III acte II

La scène a lieu dans un bureau de style bureau, avec un bureau en métal gris et une armoire en métal gris, le temps est gris.[8]
— Ah ! Bonjour monsieur Claude, que puis-je pour vous ?
— C'est au sujet de cette enveloppe que vous m'avez donné pour paiement.
— Ah oui, c'est votre dessin de cette caisse avec des trous qui m'en a donné l'idée.
— Ah ?
— Oui !
— Et ?[9]
— C'est l'enveloppe où se trouve le chèque.
— Mais il n'y a pas de chèque !
— Pas plus que de mouton dans la caisse.

Scène VI acte III

La scène montre l'intérieur d'un fourgon cellulaire, on notera l'apparition d'une sorte de figurant pour figurer la présence d'une figure policière, nous l'appellerons Longtarin[10] par convention. Les deux acteurs précédents ont chacun un œil au beurre noir et des dents en moins.[11]
— Ve voulais vous vaire une blague.[12]
— Ouaip, ben c'est une blague qui n'a bas vait un tabac.

Longtarin :
— Du calme voulez-vous ![13]

Épinac, le 11 mars 2022

---

[1] On peut pas être plus précis ! —l'éditrice.
[2] On notera comme c'est bien dit ! — l'éditrice.
[3] Cela n'intéresse personne ! — l'éditrice.
[4] La preuve ! — l'éditrice.
[5] Atmosphère tendue, non ? — l'éditrice.
[6] Légère touche burlesque, hein ? — l'éditrice.
[7] Remarquez-vous ici la perplexité qui se lit sur le visage embrumé du visiteur ? — l'éditrice.
[8] Quelle ambiance ! — l'éditrice.
[9] Là, les dialogues illustrent de nouveau une tension exacerbée, notez-le ! — l'éditrice.
[10] On se reportera avec intérêt à l'œuvre de Franquin pour comprendre toute la saveur de ce patronyme. — l'éditrice.
[11] Ici, le maquillage des protagonistes est laissé à l'appréciation du metteur en scène et de sa volonté de réalisme pour signifier la violence ineffable qui précéda ce tableau-ci. — l'éditrice.
[12] Le situationnisme odontologiste dans un certain rapprochement lettriste nous oblige dans l'évocation de cet acte, à modifier un peu la diction des acteurs. — l'éditrice.
[13] C'est un petit rôle ! — l'éditrice.

Recette au renard

Claude est un gentil lapin qui habite avec sa lapine et ses quatre lapinous. Il habite un très joli cottage sous un arbre à petits pois[14].
Un arbre à petits pois qui le protège du vilain Renard que l'on appelle Eric[15].
Mais voilà, l'arbre à petits pois se situe dans le jardin de Vladimir[16] le paysan.
Vladimir, bien décidé à reprendre l'usage de son bien, arrive devant l'arbre, armé d'une pioche toute neuve.
— Cet arbre m'appartient, il est dans mon jardin depuis des générations, et ce n'est pas un lapin qui va m'empêcher de récolter les pois. Je vais bien finir par l'attraper et le cuisiner.
— Monsieur Vladimir, laissez-nous donc tranquille... et pourquoi ne pas cuisiner du renard ?
— Un renard ? C'est une bonne idée !

Recette du renard aux petits pois

Attrapez un renard. S'il a des plumes, c'est que ce n'est pas un renard ; lisez alors la recette du poulet aux petits pois.
Une fois préparé le renard, coupez-lui la tête. Le mieux est d'utiliser une ancienne guillotine, même si ce n'est pas celle qui servit à raccourcir Louis XVI, ce n'est pas grave, l'essentiel est d'étêter le bestiau. Mais cependant, si vous n'avez pas de guillotine dans vos affaires, vous pouvez utiliser un couteau, un bon gros couteau.
Puisque ce n'est pas un poulet, ne cherchez pas les ailes et attachez-lui les pattes avant vers l'arrière et les pattes arrière vers l'avant. Ce n'est pas pour prévenir une fuite, mais parce que ça se fait de lier les pattes des viandes qui ont des pattes, même si on fait du riz au lieu des petits pois.
Badigeonnez de beurre et faites couler un filet d'huile sur le dos du renard, n'utilisez pas d'huile solaire, mais une huile de fruits ou de fleurs, meilleur au goût.
Faites cuire au four une bonne heure à thermostat correspondant à 180° degré.
Vérifiez la qualité de la cuisson en piquant une cuisse très légèrement, pas pour ne pas lui faire mal, mais pour ne pas abîmer ce que vous allez manger ou servir, surtout si vous êtes végétarien ou quelque chose comme ça.
Durant la cuisson au four, écossez les pois, jetez les cosses à la poubelle[17] et les pois dans une marmite d'eau salée de sel de mer, sans son eau, en effet les poissons font des choses sexuelles dedans, alors prenez de l'eau du robinet, bien plus saines puisque les employés des services de l'eau ne se reproduisent — normalement — eux, que dans leur maison.
Lorsque la viande est prête et les petits pois aussi, alors, réunissez le tout dans un seul et même plat, pas forcément trop plat, sinon les petits pois ont tendance à rouler. Ce qui n'est pas le cas du renard, qui a ce stade ne bougera plus.
Bon appétit, comme on dit en ce cas là, parce que le soir, lorsque l'on se couche, on ne dit plus "bon appétit", mais "bonne nuit".

Épinac, le 14 mars 2022

La simplicité

Nous sommes en 1925, le 30 mars, au 25 de la rue du Chat qui pète[18], à Boulogne Billancourt.
Le petit Claude, qui fête aujourd'hui ses trois ans, vient de recevoir son cadeau : une belle boîte à dessin avec des crayons de toutes les couleurs, des fusains, des craies grasses, des craies sèches et plein d'autres choses pour faire plein de dessins.
À peine a-t-il le crayon dans la main qu'il entreprend le portrait de sa mère.

---

[14] Le Caraganier est aussi appelé "arbre aux pois", et ces pois-ci sont aussi comestibles.
[15] J'aurais pu prendre d'autres prénoms, mais en ce moment, pour signifier un personnage maléfique et dangereux, c'est ce prénom qui me vient à l'esprit... C'est étrange non ?
[16] Pour un personnage légèrement psychopathe, j'ai pensé à "Vladimir"... allez savoir pourquoi ?
[17] On écrit bien "Les cosses" et non "L'écosse", car en Écosse, si l'on trouve peu d'arbre à petits pois, on y trouve plus de cave à whisky, dont on pourra se servir un verre-là avant de déguster ce plat-ci, sauf si évidemment l'on fait parti des hydrophiles.
[18] L'adresse a été inventée, mais elle est cependant inspirée de la "rue du Chat qui pèche", qui est une rue parisienne qui existe bel et bien, c'est d'ailleurs la rue la plus courte et la plus étroite de Paris (29m sur 1,80).

Au bout de cinq minutes, il a fini cette première œuvre qu'il montre à ses parents.
Incroyable ! La représentation, la maîtrise du crayon, l'interprétation du visage, le rendu de la lumière sur la joue droite de sa mère est tout simplement magistrale.
Georgette et Octave prennent rendez-vous aux Beaux-Arts avec monsieur Henri, pour leur présenter ce nouveau Léonard... leur fils.
Lors de ce rendez-vous, où monsieur Henri, tout d'abord très très méfiant, regarda les époux avec suspicion, dû bien se rendre compte qu'il avait été présenté à plus que Léonard ou Rembrandt ou Michelange... un artiste à la technique exceptionnelle. Son interprétation de Les noces de Cana que lui demanda alors monsieur Henri, d'après une copie du Véronèse, allait au-delà même de l'œuvre originale.
Monsieur Henri le prit alors sous sa coupe, rassurant ses parents en leur proposant une prise en charge totale de l'éducation du petit Claude.
Dès lors, Claude intégra la meilleure classe de peinture aux Beaux-Arts. Ses camarades de classe, tous âgés de plus de dix-huit ans ou presque, apprenaient tout autant de leurs professeurs que du jeune élève qu'ils regardaient avec vénération.
Claude put faire sa première exposition personnelle dans une salle du Louvre, alors qu'il venait de fêter le Noël de ses six ans, en 1928.
Puis, Claude continua ses études de dessin. Il y eut la guerre, la libération et le monde tournait toujours.
Alors, à l'âge adulte, préférant la simplicité à l'adulation des foules et des directeurs de musée ou d'université, il décida de devenir juste "artisan décorateur", gagnant sa vie chichement mais avec la joie du travail bien fait, peignant encore pour son plaisir et celui de ses enfants.

Épinac, le 16 mars 2022

INTERVIEW AU 36

C'est un roman policier que cette nouvelle histoire, mais aussi un hommage à la police "de papa", celle du café froid et de la barbe de trois jours, où le commissaire Maigret rejoint San At', où les expépères se rejoignent à "L'Annexe", non loin du "36" pour boire une mousse et grailler d'un casse-dalle bien beurré.
Hommage.
Le commissaire Claude est expert dans les vols de tableaux, nous le prenons ici lors de l'interview officielle qu'il donne à un marlou pas forcément fute-fute, mais qui se bahutait avec une toile de maître... assez connue.
— Alors l'gonze ? Tu vas m'dire qu'ce truc tu l'as bichoter chez un pucier pour vingt balles ?
— Bah non inspecteur.
— Commissaire steplaît ! Chuis membre du Schtroumpf[19]. Bon, et là... ton bastringue, c'est pour épouiller les caves, pas pour faire le ménage chez ta daronne.
— Ben non commissaire, c'est l'pante qui voulait défarguer ses bricoles, en fait y f'sait qu'à m'baver des bigornions.
— J'te l'accorde il a l'air mariole l'zigue des puces, mais l'tablal là, tu vois bien qu'c'est pas une croustade ?
— J'sais pô moi, à l'école on m'a pas trop tuyauté sur l'lard.
— Et "Léonard de Vinci"... ça te dit rien ?
— Vous savez, moi, commissaire, question art moderne, c'est pas trop l'blot d'mézigue pour tout dire.
— Et Mona Lisa ? Tu connais ?
— J'fais pas dans l'bourdon. L'arsouille j'le pratique pas en marloupia.
— C'est pas une langouste la Lisa, ce s'rait plutôt genre l'gâteau du Louvre.
— Ah ? Et elle vaut combien la donze ?
— Boooaf... mille ou deux mille pavés.
— ...couic —
Nous interrompons cette nouvelle à cause du décès prématuré de l'un de nos intervenants qui vient d'apprendre qu'une croûte telle que cette multiséculaire ripolinade valait plus qu'un mug à l'effigie de la Joconde[20] vendu à la boutique des musées nationaux. RIP.

Épinac, le 18 mars 2022

---

[19] Le SCHFPN est le Syndicat des commissaires et hauts fonctionnaires de la police nationale.
[20] L'auteur tient à préciser que Léonard est bel et bien l'un des plus grands créateurs de tous les temps... mais ce machin qu'a refilé François 1er à l'Histoire est loin de valoir les autres œuvres du De Vinci. On ne peut pas être génial tout le temps, j'en sais quelque chose.

BICENTENAIRE

Bagneux, vendredi 6 novembre 1987.

— Qu'est-ce tu fais papa ?

— Je vais au Père-Lachaise.

— Ah ?

— Oui, je vais voir un ami.

— Je peux t'accompagner ?

— Mais bien sûr fiston, tu ne travaille pas aujourd'hui ?

— Naaan, mon boss a fermé la boîte à cause d'une fuite de gaz.

— Bien bien, alors habille-toi, on y va.

Mon père était souriant, de ce sourire que j'aimais tant chez lui, un sourire sain, sans aucune autre pensée que de transmettre son plaisir.

Il a fermé la porte de l'appartement du 4 rue Mozart, à Bagneux, et on est descendu. Dans l'escalier on a croisé le gardien de l'immeuble, qui a son appart' au premier.

— Bonjour monsieur Gohin, vous êtes sapé milord aujourd'hui ?

— Oui, je vais aller voir un ami au Père-Lachaise.

— Au Père-Lachaise ?

— Oui oui.

— Je peux venir avec vous ? Je n'ai rien de spécial à faire, et un tour là-bas, ça fait un baille que j'y ai pas mis les groles.

Mon père, un peu étonné au départ, lui a décoché à lui aussi ce sourire spécial.

— Pourquoi pas, c'est une bonne idée.

Et nous voilà en chemin pour aller prendre le bus 128 à l'arrêt "Jean-Marin Naudin".

En chemin, on croise la dame du magasin La Parisienne. Je la connais bien... puisque c'est moi qui fais toujours les courses pour la famille.

— Bonjour... bonjour messieurs, que se passe-t-il ?

— Nous allons ensemble rendre visite à un ami au Père-Lachaise, dit mon père.

— Ah ? Ça fait longtemps que je n'y ai pas été... je peux vous accompagner, depuis que je suis veuve je n'ai pas grand-chose à faire quand je ne travaille pas.

Mon père a l'air de plus en plus étonné, mais ça le rend joyeux de partager ce moment là semble-t-il.

On arrive tous les quatre à l'arrêt du bus. Monsieur Jacquet, le gardien, papote avec la dame et moi je regarde mon père amoureusement comme un fils regarde un père qu'il aime. En plus il fait beau, il fait frais mais il fait beau en ce vendredi de novembre.

La situation internationale est aussi pour quelque chose dans ce tableau-ci sans doute. Une ambigüité. En effet Reagan le va-t'en-guerre étasunien a rencontré Gorbatchev pour parler d'une désescalade nucléaire, et d'un autre côté l'éco-nomie s'est effondrée à la suite du lundi noir d'octobre. C'est une période incertaine qui se mêle au froid de l'hiver.

On monte dans le bus, et là je croise mon pote Lorenzo. Il a deux ans de moins que moi, mais son côté poète maudit m'attire toujours. À l'époque je ne sentais pas mon attirance pour les hommes[21], mais je sais aujourd'hui qu'il m'attirait avec tendresse.

— Tiens, salut Lorenzo.

— Salut l'aminche, vous allez où comme ça processionner ?

Je souris, il a toujours le chic pour faire des phrases amusantes.

— Je te présente mon paternel, le gardien de mon immeuble et la dame qui tient le La Parisienne en face de chez moi. On va au Père-Lachaise pour aller voir un ami de papa.

— Woooa ! Jim ?

— Naaaan ! C'est pas le genre à mon père.

Je ris presque.

— Pas grave, ça me botterait bien l'cul de vous accompagner. C'est possible ?

Avec toujours le même sourire aimable, mon papa l'accueille dans notre bande.

On est cinq à prendre le métro, d'abord la ligne 4 de porte d'Orléans jusqu'à Denfert Rochereau, puis de là par la 6, direction Nation jusqu'à... Nation. C'est sur cette dernière portion que je croise Philippe. C'est un vieux pote que je connais depuis 1982. Il est avec sa sacoche de prof dans le wagon, en train de lire une livre de nouvelles de Lovecraft.

— Philippe ? Qu'est-ce tu fous-là ? que je lui demande.

— Bah j'reviens du lycée, cette question ! Et toi alors ?

— On va au Père-Lachaise avec... (je lui présente la tribu), pour aller voir un ami à mon père.

---

[21] C'était avant de comprendre qu'en fait, il me fallait transitionner.

— Bonjour monsieur, heureux de vous connaître, fait-il très civil. Puis-je, si c'est possible, me joindre à vous ?
— Ah ? C'est vous le Philippe. Je vous en prie, joignez-vous fait-il de son air joyeux.
Philippe et moi avons une longue histoire, et à cette époque uniquement intellectuelle, même s'il y a déjà quelque chose d'un peu sensuel qui ne dit pas son nom.
Mon père pouvait-il s'imaginer cela ?... je ne pense pas.
Nous arrivons enfin à "Père-Lachaise". Mon père s'arrête chez un fleuriste et achète un très beau bouquet de giroflées mauves.
Nous nous dirigeons tous vers la division 95, en bordure de l'avenue transversale n°3, et là, devant la tombe d'Eugène Pottier, la dame de La Parisienne, notre gardien d'immeuble monsieur Jacquet, Lorenzo, Philippe, mon père et moi, sommes recueillis en silence, dans une communion laïque et émouvante.
Cette tombe que je vois pour la première fois, avec quelques fleurs, posées là par d'autres, signe que le poète de La Commune n'est pas totalement oublié. Je regarde mon père. Je suis ému de cet hommage qu'il tenait à faire à ce poète si doux.

Épinac, le 21 mars 2022

L'ANNIVERSAIRE

Mon père n'était pas ouvert du tout sur le sujet de l'homosexualité... mais j'ai imaginé ici... si ça n'avait pas été le cas, et qu'à l'occasion de ce centenaire, je puisse présenter mon compagnon... à mon père, comme n'importe qui.

samedi 26 mars 2022,
Vallauris

Il fait un temps merveilleux en ce weekend précédant de quelques jours à peine le centième anniversaire de papa, le 30.
Il est toujours là, un peu fatigué certes, et surtout depuis la mort de maman, le 12 janvier 2011. La propriété qu'il a fait construire en 1974, juste après la mort de son ami Picasso aux portes de Cannes, dans le secteur Californie de Vallauris est noire de monde. Une centaine d'invités est déjà là, s'égayant entre le salon dont la baie vitrée ouverte donne sur la grande terrasse et son jardin qui fait face à la méditerranée. Bien entendu la famille est là, sa dernière sœur vivante, Anne ; son dernier frangin, Michel. Et puis toute la tribu des descendants, mes deux grandes sœurs et mon frère, ainsi que leurs trois enfants respectifs et leurs propres petits enfants. Soit seize personnes. C'est sans compter le reste des Gohin et leurs conjoints, des cousins et cousines que je n'ai pas vus depuis des lustres. Ensuite il y a les amis de papa et leurs amis à eux.
Et enfin moi, le petit dernier... avec Pierre, mon compagnon rencontré d'une manière si inattendue et pourtant si classique.
Papa est dans un fauteuil et regarde la mer au loin, l'air absent.
— Coucou papa.
— Bonjour fist..., alors comment vas-tu ?
Il s'est souvenu que je suis en transition de genre. C'est gentil de sa part. Je réponds, souriante.
— Et toi surtout ?
— Oh plutôt bien pour un vieil ermite d'une centaine d'années, fait-il en souriant.
— J'aimerai te présenter Pierre, l'homme à qui j'ai voué mon âme.
Mon père se lève presque, en tout cas il fait le geste, et se rassoit. Pierre, très doucement s'approche, et tend une main vers celle de mon père.
Ils se saluent, en silence, l'instant est pour moi magique, puisque c'est la première fois que je me permets de se faire rencontrer deux hommes que j'aime le plus au monde.
— Alors vous allez vous marier m'a dit Isa.
Mon père rompant ce moment-là de son sourire merveilleux, et qui en plus me nomme comme je le souhaite désormais.
— Oui monsieur, mais chaque chose en son temps vous savez.
Papa sourit.
— J'en sais quelque chose, dit-il d'un ton un peu gamin.
— Pardon... oui j'imagine, répond mon Pierre chéri avec son sourire si aimable.
— Bien ! Je serais heureux de conduire la mariée devant monsieur le maire, dit mon père, ému.
Moi, je ne sais plus où me mettre, je rougis comme une première communiante et pour m'éviter de pleurer ma joie, je jette mes bras autour du cou de mon père pour le remercier de son amour.

— Merci papa.
C'est une belle journée que l'anniversaire de son père... même si c'est un rêve.

Épinac, le 23 mars 2022

La cuisine à la papa

Mon père n'était pas ce qui s'appelle "un cordon bleu". Je crois même qu'un jour, mais c'était sans doute pour rire, avait dit :
— Ah ? Il faut mettre de l'eau pour faire des pâtes ?

Mais un jour, alors que je revenais de l'école pour déjeuner. Il était là. Seul.
— Fiston, je vais te faire la cuisine.
Je regarde mon paternel d'un regard mi fier, mi inquiet.
— Ah ?
Allez, installe-toi, j'm'occupe de tout.
"Bon bon" me persuadé-je.
Et hop ! Je le vois couper une pomme de terre en rondelles. Verser de l'huile dans une grande poêle et y jeter les rondelles.
— Tu crois que ça suffira ? demande-je tout de même.
— T'inquiètes !
Je le contemple, il est de dos, devant la cuisinière, et je me dis que "bon, c'est déjà génial que mon papa me fasse à manger".
Il prend ensuite un pot, sans que je n'aie pu voir ce que ça pouvait être. Il prend des épices, des trucs ici, un machin là, il ouvre le frigo, le referme, il ajoute ceci et cela... on dirait un chef d'orchestre en pleine création symphonique, ça virevolte, ça compose, ça interprète... ça culinarise. Ça chauffe dans la poêle, ça grésille.
"Pfooou, ça gazine grave", je me dis.
Et au bout d'un p'tit quart d'heure, il se retourne, il a la poêle en main.
Moi je suis scié en y repensant...
C'est le meilleur hachis de choses diverses et ses pommes de terre... bien grillées, que j'ai mangé... que dis-je... dégusté de ma vie.
Papa c'est mon Bocuse à moi !

Épinac, le 25 mars 2022

Il faut être précis

Il faut être précis !
— Tu sais bien que : avant l'heure c'est pas l'heure, après l'heure, c'est plus l'heure.
— Oui d'accord, mais on peut attendre encore un peu qu'il arrive.
Claude est un peu énervé, il n'aime pas attendre, et encore moins qu'on le fasse attendre. Sa fille, Isabelle, essaye bien de calmer sa psychorigidité... mais ce n'est pas simple.
— C'est pas parce que c'est lui que je dois mettre un mouchoir sur mes principes.
— Papa, voyons, un peu de patience, c'est pas parce que c'est lui et que nous c'est nous qu'il ne faut pas avoir un peu d'empathie à son sujet.
— Et puis c'est quoi cette idée qu'il a eue ?
— Je ne sais pas, mais ça vient bien de lui, personne dans la famille ne l'a demandé.
— Ah ?
Claude est un peu étonné.
— Faut être réaliste, moi j'aime bien ce que tu peins, mais malheureusement tu n'es pas assez connu.
— Ah ! Je suis désolé, mais hier j'ai croisé à la boulangerie la mère de la fille qui est mariée au cousin du fils de l'oncle du curé, et bien elle m'a dit comme ça : « J'aime beaucoup ce que vous faites »... alors !
Je lui souris gentiment, ça n'est pas besoin de lui faire de peine, et puis quand il a une idée dans la tête...
— Si tu le dis, papa.
— Bon cette fois... j'en ai marre, 14h30, c'est 14h30 et pas 14h32 ! C'est pas parce que le président de la République veut me faire chevalier de la Légion d'honneur pour l'ensemble de mon œuvre, que je dois supporter de l'attendre !
Et voilà papa qui s'en va.
Quelques instants plus tard, le président arrive.
— Je suis désolé, un coup de téléphone de Gorbatchev, et Danielle avait un problème à Latche... où est votre père ?
— Je suis désolé, monsieur le président, mais papa n'aime pas attendre.
François Mitterrand — car c'était lui — a écarquillé les yeux comme s'il venait de voir la madone danser le smurf.

— Mais il est... 14h34 !
— Désolé... il faut être précis !

Épinac, le 28 mars 2022

L'INÉLUCTABLE

Claude était à Berlin en 1944, malgré lui, employé là-bas à cause du STO.
Et si...
Il fait gris, il fait froid, il pleut sur l'Alexander Platz en ce dimanche 3 décembre 1944. Une pluie fine et froide transperce la ville alors bombardée jour et nuit par les alliés. À un coin de la place, une longue queue interminable attend pour pouvoir se nourrir d'une goulache ou d'une sorte de salade de rutabagas et de navets. Claude fait partie de ses hères dont certains sont tellement décharnés qu'ils ont du mal à rester debout.
Soudainement, le bruit assourdissant de la voralarm interrompt la lugubre file des affamés. Un groupe de la Hitlerjugend mené par un adulte au regard froid, continue sa reptation nazie sur le trottoir, comme si de rien n'était.
— Achtung ! crie l'officier.
Un berlinois, sans doute rendu fou par le bruit des bombes, les morceaux de cadavres qui jonchent les rues ou simplement la faim, se jette, couteau en main, pour égorger un des enfants. Il est abattu dans sa course. Son corps retombe presque au ralenti dans une flaque d'eau froide et silencieuse. Tout le monde se regarde, pétrifié.
Le silence soudainement fait résonner les gouttes de ce déluge paisible.
Un sifflement.
Une explosion.
Un camion d'essence devient boule feu et brûle tout dans un large périmètre.
Les corps carbonisés se comptent par dizaine.
Claude voulait se protéger... juste derrière un camion d'essence.

Épinac, le 30 mars 2022

Denis éditions artisanales
12 avenue de Lattre de Tassigny,
La Forge 71360 Épinac
edition@denis-editions.com

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Claude Gohin, mon père, est né le 30 mars 1922 à Boulogne-Billancourt. Cet ouvrage est le recueil de treize "contes" à sa mémoire, en ce centenaire de sa naissance.
Treize histoires fictives, divagations amusées, nostalgiques ou tendres qui ne disent que mon amour éternel pour ce géant de mon âme.
Treize chroniques écrites durant ce mois de mars 2022.

"LA FAIM

Claude est un peintre inconnu. Il habite dans ce pauvre quartier du marais à l'aube de l'an 1871, alors que les prussiens bombardent le sud de Paris.
Il n'a pas grand-chose à manger.
Il regarde par la fenêtre de sa mansarde. Le ciel est gris et il fait froid.
Une meute de chiens passe dans la rue en jappant, ils sont poursuivis par des gueux affamés, armés de fourches et de longs couteaux.
Sa faim lui tiraille le ventre. [...]"

Denis
éditions artisanales

Partage gratuit-libre de droits